

BLAGNAC, QUESTIONS D'HISTOIRE

Naudin : la résistance d'un moulin

La comtesse Compans

Le Groupe Dor

L'eau potable, éternel problème



Le moulin de Naudin en 1989 (photo A. Molin)

MEMOIRES D'UN «FLANQUEUR»

Le Blagnac Sporting Club ne joue pas les tous premiers rôles comme le Stade Toulousain ou Colomiers. Il n'en est pas moins glorieux. Très ancien, puisque fondé en 1922, animé exclusivement par des Blagnacais, il n'a jamais connu la vente ou l'achat de mercenaires, comme tant d'autres, et son palmarès dans sa série est remarquable : 14 titres de champion des Pyrénées, le 1er ayant été conquis en 1930, 3 finales du Championnat de France, champion de France de 2^e division en 1983. Il faut ajouter à ce palmarès les récentes victoires comme Champion de France, pour 2001, des équipes première et réserve, en Nationale II.

LES ORIGINES DU JEU

Le rugby naquit dans la ville anglaise du même nom, le jour où un étudiant inspiré, fatigué de pratiquer un jeu de manchots, ramassa un ballon de « foot » pour aller le déposer entre les poteaux de but. Par la suite, on inventa les passes, et pour faciliter la chose, on ovalisa le ballon, ce qui lui donna les rebonds aléatoires qui font son charme. A l'origine, utilisant au mieux la prairie où on pratiquait, on fit la remise en jeu en tapant au pied dans l'arbre qui se dressait au milieu. Par la suite, on rasa l'arbre, qui gênait, et on inventa la « mêlée », qui groupait une partie de l'équipe, à savoir les « avants ». En souvenir du jeu de foot, on pratique le « dribbling », le ballon étant gardé collectivement au pied, lors de charges épiques, difficiles à contenir. Aujourd'hui le dribbling a été remplacé par le « maul », le ballon étant gardé en main, dans une charge collective rappelant la « tortue » pratiquée par les légions romaines. Il fallut bien pour discipliner le jeu, établir ces règles complexes et évolutives, qui finissent par dérouter les spectateurs, et même les joueurs, trop fréquemment sanctionnés, ce qui coupe les élans, et donne l'avantage aux buteurs, si bien que des rencontres se gagnent uniquement avec des coups de pied, belle revanche du football. On ne peut que le regretter, le jeu à la main étant à la base même du rugby.

Ainsi se développa ce « jeu de voyous pratiqué par des gentlemen ». Mais si les Anglais revendiquent justement ses origines, il est aussi vrai que les Français pratiquaient bien avant, à l'issue du Moyen Age, le jeu de « soule », où s'affrontaient les jeunes de deux villages voisins, par côteaux et ruisseaux, pour la possession d'une



BSC - Equipe I au début des années 30

outre en peau de mouton qu'il s'agissait de ramener victorieusement à la maison. Cela se passait entre les « durs » des pays de montagne. Est-ce par atavisme gaulois que le rugby s'est pratiqué en France dans les Pyrénées, le Massif Central, les Alpes, avant d'essaimer vers les plaines du Sud-Ouest et les pays de Garonne, pour atteindre les côtes proches, à Bayonne, Biarritz, Bordeaux, La Rochelle, Narbonne, Toulon, et la Catalogne.

COMMENT JOUE-T-ON AU RUGBY ?

Le jeu a cet avantage de pouvoir être pratiqué, à partir d'un minimum de capacités physiques, par tout homme (et depuis peu toute femme) qui trouvera sa place dans le large éventail des postes d'une équipe. Il est d'abord des rôles clefs : les « demis », mêlée et ouverture, qui forment la charnière entre avants et arrières. Le demi de mêlée, généralement petit (on se souvient de l'exception du grand Bergougnan, qui



Equipe 2 au début des années 30.

officia brillamment au Stade Toulousain dans les années cinquante), petit donc mais inspiré, vif comme une anguille, qui choisit l'axe d'attaque et peut marquer son but tout seul en sortie de mêlée dans les 22 adverses. Généralement, on le voit ouvrir sur le numéro 10 par une longue passe qui le propulse à terre, en élongation, sur ses poignets, qui doivent être solides. C'est une figure de style, digne d'un ballet chorégraphique. Mais il peut aussi surprendre l'adversaire par une combinaison dite 89, à savoir partir au ras de la mêlée, servi par le troisième ligne centre.

Le rôle du numéro 10, demi d'ouverture, est fondamental pour diriger le jeu, lancer l'attaque, ou jouer au pied (sans abuser de la chose) avec décision et précision, au besoin tenter le « drop goal ». Il est des numéros 10 entrés dans la légende : Dauger de Bayonne, dont le Stade porte le nom, Gachassin, le « vif argent » de Bagnères et Lourdes... Autres rôles-clés, le talonneur, bien sûr, qui extrait le ballon, et l'arrière, dernier rempart de la défense, chargé de l'ultime placage ou de trouver la touche, ou encore de contre-attaquer en remettant en jeu toute son équipe. Là encore, on se souvient de Caujolle de Saint-Girons, arrière célèbre de l'équipe de France, que mon père, qui fut ouvreur dans l'équipe de l'Ecole Normale de Foix, où le rugby s'enseignait comme d'autres matières, saluait quant il le rencontrait sur la place des

Capots, devant le café Cahuc, dont le patron ne jouait qu'avec son béret de « montagnol ». Caujolle était connu pour avoir plaqué successivement deux trois quarts prêts à marquer l'essai. L'un d'eux avait eu malheureusement la colonne vertébrale cassée et notre arrière n'avait plus jamais joué. Parmi les Ariégeois, qui ont donné pas mal de vedettes, j'ai oublié de citer Magnol, demi d'ouverture de l'équipe de France, qui était pharmacien à Foix. Retraité, je l'ai vu jouer encore dans l'équipe du cru, comme j'étais potache au Lycée : le dimanche, nous allions voir les rencontres sur le stade. A l'époque, il n'y avait pas de télévision.

Je veux parler maintenant de la ligne arrière, dite des trois-quarts, d'abord des deux centres, qui doivent savoir « prendre l'intervalle » pour marquer entre les poteaux, après feintes de passe, passes redoublées, changements de pied, ou bien constituer la meilleure défense, en plaquant à tour de bras. Ce sont à la fois des costauds, des rapides, des décideurs. Un rôle particulier est à réserver aux deux ailiers, véritables lévriers, dont l'ennemi est la ligne de touche, à ne pas franchir, ou même d'y mettre seulement le pied. L'objectif est à côté du poteau marginal marquant l'en-but. Il arrive souvent que le ballon, volant de main en main depuis l'ouvreur et les centres n'arrive pas à l'ailier chargé du débordement. Celui-ci, s'il n'a pas été décalé, est envoyé au massacre, si, bloqué par une meute adverse qui dévale sur lui, il n'a pu botter au-dessus pour lui-même, ou recentrer au pied sur le pack de ses avants,



BSC - Equipe 1 - Saison 1946-1947



BSC - Saison 53-54

menés par la troisième ligne. (Je connais précisément le rôle pour l'avoir tenu, et subi les blessures qu'il peut entraîner par suite des percussions subies en pleine course).

Les trois quarts formant « la cavalerie », les avants sont évidemment « l'infanterie ». On sait que c'est la reine des batailles, et que c'est à l'avant qu'on gagne le ballon. En Ariège, dans l'entre-deux guerres, on les appelait « les bourriques ». Mais, quoiqu'on puisse en penser, ce n'était pas péjoratif. Les bourricots, dans les familles montagnardes, formaient la base des transports, du support des charges, du travail pénible. Ils sont respectés et choyés : on leur doit presque tout. D'où la comparaison avec les avants de nos équipes de rugby, qui n'en peuvent être qu'honorés !

Parmi les avants, on distingue la première ligne, célébrée pour ses entrées en mêlée percutantes. Dans les tribunes, on les accompagnait par des « hans » sonores. A Saint-Girons, au Sporting Club, les premières lignes, souvent des « Massadels » bien de chez eux, portaient une barbe de la veille, pour raper la joue des adversaires ! A l'époque, c'étaient souvent des lourds, des cent kilos, pour tenir le choc et augmenter le poids de l'ensemble, ce qui est primordial, mais cela nuisait à leurs déplacements. On a changé cela : les piliers savent courir comme les autres. Les deuxième lignes spécialistes de la touche, culminent à pas loin de deux mètres. Là aussi, on a

changé la chose, dans la mesure où on peut les propulser librement vers le haut. Il en est de remarquables dans les packs anglais : on remarque les numéros 5 capteurs de ballons.

Mais je veux faire un sort particulier à la troisième ligne. Les centres, qui extraient le ballon en dernier, ont un rôle primordial dans les sorties de mêlées. Ce sont des hommes d'expérience directeurs de jeu, souvent nommés capitaines du pack, et même de l'équipe. Mais les véritables artistes, qui laissent un nom en équipe de France, dans les batailles internationales, ce sont les troisième ligne ailes, appelés « flanqueurs » (les Anglais disent « wingers »), et plus spécialement, je ne sais trop pourquoi, le numéro 7, à l'aile droite. C'est lui qui « explose », dans les bagarres farouches. Dans les parties que je regarde à la télévision, faute de mieux, j'essaie de ne pas quitter des yeux le numéro 7 dans son rôle, de même que je regardais dans le sien Louis Jovet, au cinéma ! Il y a eu des « flanqueurs » célèbres, tel Jean Prat, que je regrette de n'avoir pas vu sur le terrain, ou Crauste, dit « le Mongol », qui avait le physique de James Bond, que je vis un jour à Jean Bouin contre les Gallois, lorsque l'arbitre Bernard Marie qui fut ultérieurement maire de Biarritz, dût laisser sa place sur accident. (Je fus ému de rencontrer Bernard Marie dans ses fonctions, moi comme membre du conseil d'administration du Musée de la Mer, en face du Rocher de la Vierge. Mais ceci est une autre histoire...).

La 3^e ligne s'intègre à peine à la mêlée, qu'elle quitte au plus tôt à la sortie immédiate du ballon, soit pour aller pourrir la sortie adverse, je parle des ailiers, soit pour partir à l'attaque au ras de la mêlée. Ou bien elle va renforcer la ligne des trois quarts, pour jouer en surnombre, ou pour plaquer l'attaquant adverse, ou encore pour réaliser une interception gagnante. Pas étonnant que le numéro 7 soit sacré assez souvent le meilleur homme sur le terrain.

UN « FLANQUEUR » DU BLAGNAC-SPORTING-CLUB

Tout ce que j'ai dit, c'est pour m'honorer d'avoir pu recueillir le témoignage d'un remarquable ancien « winger » blagnacais. Formé à 14 ans dans « l'Ecole des Sports », sise dans l'allée des Ramiers, par l'entraîneur Caploc, en 1947, il fut champion de France en 1958 en promotion Honneur, il prit sa retraite de joueur à 31 ans. Il fut président du club de 1980 à 1987. Il se souvient des entraînements du jeudi, sur le terrain qui était perpendiculaire à la Garonne, du repas qui suivait dans une baraque en tôle ou au Café Gouin. Le vestiaire était « chez Canal ». On fournissait

le maillot, le short (on disait « le flottant »), les chaussettes bleu et rouge, mais pas les « crampons », choisis personnellement avec soin et soigneusement entretenus, comme arme essentielle. En fin de saison, il y avait le banquet offert par le président Argèls, chez lui ou « aux Terrasses ». Les déplacements avaient lieu dans le camion, sables et graviers, du président. Il y avait pour les rencontres beaucoup de spectateurs et de supporters, notamment féminins. Notre joueur se souvient de Germaine Ricard, celle qui dirige actuellement notre revue d'histoire locale.

Les supporters féminins étaient parmi les plus farouches. Je me souviens d'une bagarre à Foix, dans les tribunes, entre femmes soutenant les équipes opposées de Foix et Pamiers, qui se régla à coups de parapluies roulés. Cette passion féminine était prisée par les joueurs. J'entends encore dans ma mémoire chanter dans les vestiaires, lors du laçage des souliers à crampons, dans l'odeur d'embrocation, le refrain qui proclamait : « Ah, prenez pour mari un joueur de rugby... ». La chanson ne valait pas grand chose, mais il arrivait pourtant que ça marche.

Puisque nous parlons des supporters, l'ennemi était l'arbitre. De même, l'ennemi du joueur, principalement du troisième ligne, était le « hors jeu », surveillé de près par le-dit arbitre. On prétendait que lorsque celui-ci était Anglais, il avait coutume de siffler par prémonition un peu avant qu'il ne se produise, s'agissant bien sûr d'un joueur français partant à l'attaque. Ah, ces arbitres anglais, que de matches internationaux ils nous ont fait perdre... à ce que l'on prétend ! Et le fait que « l'International Board », succursale de la Fédération anglaise, refuse aux arbitres français d'exercer leur métier, pour incompétence (ce sont les Anglais qui font les règles) et partialité, n'arrange pas l'opinion de nos supporters qui doutent pour leur part de la compétence et du « fair play » des arbitres anglais. J'arrête là la polémique, même si je vois d'ici plusieurs blagnacais et toulousains se tapoter le menton !

Comme combats célèbres, notre « flanqueur » se souvient de la finale du championnat de France 1957-1958 à Chateauroux, remportée par le club 13 à 9 contre Ponthieu-les-Mans, de la finale de 1955, où le BSC fut battu à Limoges par la Monnaie de Paris. A la saison 86-87, le club atteignit la 1re division. Il fut redescendu l'année suivante : on ne peut rester longtemps sur un sommet, a dit le Général-de-Gaulle !!

Yvan Dufour, puisque c'est de lui qu'il s'agit, se souvient comme joueurs de Puig, Mounibas, Lagarde, Lacanal, Rivals, Forez, d'un nommé Ravioli dont il a oublié le nom de baptême, tant il était peu utilisé par ses camarades, de Trouillet, Pons,

BLAGNAC - SPORTING - CLUB

SOCIÉTÉ MIXTE OMNISPORTS, FONDÉE EN 1904



SIÈGE SOCIAL : CAFÉ GOUIN
BLAGNAC (H.-G.)
TÉLÉPHONE 86-81-42
COMpte chèques POSTALE TOULOUSE 113.280

Blagnac, le 15 novembre 1996 19

FONDE en 1922

Membres fondateurs : Mrs GENDRE - LAPEYRADE et LAVIGNE

PALMARÈS DE LA SECTION RUGBY :
Equipe Première
1931-37 - Champion des Pyrénées, 2^e série ;
1947-48 - Vainqueur Coupe des Pyrénées ;
1948-49 - Champion des Pyrénées, 4^e série ;
1952-53 - Champion des Pyrénées, 2^e série ;
1974-75 - Champion des Pyrénées, 2^e série ;
Finaliste Championnat de France ;
Vainqueur Challenge de Toulouse ;
1955-56 - Champion Pyrénées, Promotion ;
1956-57 - Champion Pyrénées, Promotion ;
1957-58 - Champion Pyrénées, Promotion ;
Champion de France ;
1958-59 - Champion des Pyrénées, Honneur ;
1959-60 - Champion des Pyrénées, Honneur ;
Finaliste Championnat de France.

Equipe Deuxième
1949-50 - Champ. Pyrénées, réserve 4^e série ;
1952-53 - Champ. Pyrénées, réserve 3^e série ;
1962-63 - Champ. Pyrénées, réserve 1^e série.

Equipe Juniors
1946-47 - Vainqueur Challenge Henri Evès.
Rugby à huit
1956-57 - Champion des Pyrénées.

Présidents successifs

Mr GENDRE	1922
Mr GILABERT	1924
Mr BENAZET	1927
Mr DAUBEZE	1929
Mr GILABERT	1930
Mr TROESLER	1931
Mr VERGE	1933
Mr GILLES	1938
Mr DEBORDS	1941
Mr GELOS	1942
Mr CONTIE	1944
Mr ARGELES	1948
à	1971
Mr LABORDE	1972
Mr BOURGADE	1973
Mr RAYNAUD	1973
à	1978
Mr THOMAS	1978
à	1980
Mr DUFOUR	1980
à	1987
Mr VIADIEU	1987
à	1988
Mr CALAC	1988
à	1991
Mr VIEL	1991
à	1992
Mr DUFOUR	1992
à	1999

Auriac, St-Blancat dit « locomotive » qui jouait pilier, de Salafa, Lapouge, Roger Dufaut. Jean-Louis Puig, qui fut nommé maire à la Libération, était directeur sportif. Son fils, Jacques, qui lui succéda comme Maire, fut pratiquant. Remarqué comme joueur, Yvan Dufour fut embauché par Mazamet, ainsi qu'Emile

Dufaut et Delpéch pour jouer en division première. L'équipe perdit en finale contre Lourdes, mais gagna en Dumanoir en 1958. En 1962, Dufour passa au jeu à 13, qui comme on sait a supprimé les 3ème ligne ailes, pour jouer au TO Toulouse, puis à Albi 13. A l'époque, quand on avait jouté à 13, il était interdit de revenir à 15. A 31 ans, Dufour arrêta de jouer, pour revenir à la cité de Blagnac, qui le choisit comme président du BSC en 1980.

On trouvera en annexe le palmarès de la section rugby du BSC Blagnac de 1936 à 1957, et la liste des présidents successifs. La famille Argelès nous a confié également des photographies d'équipes, qui datent des années 1948 à 70. On y reconnaît la plupart des joueurs, dont nous donnons le nom. A remarquer qu'à l'époque, certains portaient encore le béret des origines.

RÉFÉRENCES :

- Témoignage d'Yvan Dufour, ancien joueur et président du BSC de 1980 à 1987.
- Documents et photographies communiqués par Mme Argelès, veuve de l'ancien président du BSC, de 1948 à 1971. Le Stade de Blagnac porte le nom d'Ernest Argelès depuis 1997.

Nota Bene

Les commentaires et notes d'humour ravageur sont évidemment de mon propre chef. J'ai pris modèle en cela sur Antoine Blondin, écrivain talentueux (« Un singe en hiver ») et chroniqueur sportif, spécialiste du « vélo », qu'il tenait à distinguer de la vulgaire bicyclette. Il eut un jour l'audace de facturer au directeur du journal « l'Equipe » ses « verres de contact ». Le directeur, Godet, organisateur du Tour de France, contesta fermement, la fourniture de lunettes aux rédacteurs ne figurant dans aucun contrat. Blondin dut expliquer que les verres en question étaient ceux qu'il devait offrir aux divers supporters, de bistrot en bistrot, pour obtenir à leur « contact » les renseignements et anecdotes qui meubleraient ses articles. De fait, sans ces « brèves de comptoir », comme disent les journalistes, combien seraient insipides nos chroniques sportives !

Le terme de « bistrot », de langue russe, fut introduit chez nous par les cosaques des armées alliées qui poursuivirent Napoléon en 1814 jusqu'à la porte de Pantin à Paris, brillamment défendue par le Général Compans, lequel commandait faute de mieux une troupe de « Marie-Louise ». Sans descendre de leur cheval, les farouches guerriers demandaient à boire aux gargotiers en disant « bistro, bistro », qui signifie « vite, vite ». On remarquera que j'ai habilement conclu ma diversion en évo-

quant par un détour notre blagnacais le plus historiquement célèbre, auquel notre revue a consacré plusieurs articles !

ELOGE DE LA DIGRESSION : L'ANNÉE VICTOR-HUGO.

Incorrigible, j'ai encore dérapé pour une digression incongrue, qui n'avait rien à voir avec le rugby, sujet traité, que me reprocheront mes collègues du Comité de Rédaction. Mais cette fois, c'était me permettre d'évoquer Victor Hugo, en pleine année qui lui est officiellement consacrée, en hommage au deux centième anniversaire de sa naissance. En effet, celui-ci illustre de longues digressions nombre de ses romans, car il ne voulait pas seulement raconter, mais aussi instruire. Le lecteur assidu se souvient du chapitre consacré à Waterloo, de celui sur l'argot parisien, argot du Temple et argot des barrières, dans « les Misérables ». Et encore de l'étude sur la grande truanderie, avec sa cour des miracles, dans « Notre Dame de Paris », des longues notations géographiques ou historiques dans « Bug Jargal », « Han d'Hislande », « L'homme qui rit », « Les travailleurs de la mer »... Aurai-je le temps de relire tout ou au moins une partie de l'œuvre monumentale de celui qui fut à la fois ou successivement poète, romancier, dramaturge, amoureux romantique, homme politique successivement monarchiste, bonapartiste, républicain, et encore journaliste, dessinateur, pair de France sous la monarchie de juillet, député de Paris puis sénateur sous la 3^e république. Il faut lire ce qui fut publié sous le titre de « Choses vues » ... Ah oui, salut l'artiste !

Henri-Robert CAZALE

Les Vainqueurs : leurs noms

- FINALE DU CHAMPIONNAT DE FRANCE 1954-55 : Brefel, Trouillet, Lacanal, Pons, Nicephor, Castera, Dufaut, Rivals, Auriol, Dufour, Raymond, Lapouge, Vinceneau, Mannibas, Feuillerat
- FINALE DU CHAMPIONNAT DE FRANCE 1957-58 : Vaissières, Garcia, Lacanal, Delez, Trouillet, Castera, Dufaut, Pons, Raynaud, H. Rivals, Pros, Auriol, Mannibas, Decamps.
- FINALE DU CHAMPIONNAT DE FRANCE 1956-60 : Carles, Niapport, Lagarde, Pons, Delez, Castera, Dufaut, Rivals, Baux, Trouillet, Raymond, Roques, Auriol, Carmeille, Thomas.



Participation aux frais : 4 €

Imprimerie PRESSES 2000 - 31700 BLAGNAC